

Je ne suis pas poète. Je ne suis *plus* poète. Je l'ai été, quelques années, entre 14 et 24 ans. C'est beaucoup. Au-delà, c'est paraître. C'est jouer. C'est mensonge. J'écrivais comme on avance les yeux fermés. Histoire de voir où mène le chemin des aveugles. Après ces années de silence – bénis soient les dieux invisibles ! – je me suis fait écrivain. Autant dire artisan. Petit tailleur de pierre accroché à son marteau. Bien sûr, pour faire bonne mesure (faut bien paraître, aux yeux des incrédules) j'ai écrit *aussi* en-allant-à-la-ligne. Singerie de poème ! Mais c'est de la prose, rien que de la prose, avec dedans, parfois, de vrais morceaux de poésie qui échappent à l'attention de l'artisan. Je fais ainsi semblant de raconter. Mais je ne raconte rien. La poésie ne *raconte* pas, elle dit.

Mais la poésie n'existe pas. Elle est comme l'amour : toujours entre soi et les autres, entre soi et la réalité. Entre se taire et faire semblant de dire. C'est un courant d'air qui décoiffe quelques passants dérisoires, et qui disparaît au premier coin de rue. Aragon avait – presque – raison : je n'allais pas *devenir* Rimbaud. *J'étais* Rimbaud. Pas poète par choix, mais par nécessité incompréhensible. C'est-à-dire *poète par la force des choses*. Mes poèmes disaient du monde et de moi-même tout ce que j'ignorais – et que j'ignore encore. Les « poètes d'Aragon » devenus plus ou moins plumitifs, ne m'ont jamais compté parmi les leurs. Ils m'ont sauvé de la tentation d'entrer dans la *carrière*, comme je me suis sauvé de leurs cours étroites. Je n'avais rien à faire avec ces gens. J'avais échappé au monde des petits commerçants, ce n'était pas pour retrouver dans un monde identique. L'utilité sociale en moins.

Les poètes cherchent des truffes. Poètes à groins. Ils croient babiller pépites. Ils pondent cailloux durs.

Et ces centaines de poètes rencontrés, invités, programmés. Commerçants. Fatigués d'être. Envieux d'avoir. Ils portent des écharpes, qui sont les employés portent cravates pour aller au bureau. Ils encombrent l'avenir. Ils piétinent devant le portail de la postérité. Il ne s'ouvrira jamais puisqu'il n'y a rien derrière.

Et tous ces discours convenus sur « la Poésie ». Tous ces poncifs, ces lieux communs, ces clichés kitschs concernant « les Poètes ». Tous frères ? Mon œil ! tous Iago. A vomir ! Je préfère les Bonnes Sœurs ! Je préfère les curés pauvres. Mains à prière plutôt que mains à plumes.

Je connais mon œuvre. Je ne m'inquiète pas. Elle vivra le temps qu'il faudra, quand il faudra. Pas de tricherie : je connais. Je dis ce que nul autre. Je ne joue pas - mais je m'amuse bien...